

Dupuis, Joachim

Au-delà du miroir : virtuel et actuel en sémantique

Études romanes de Brno. 2011, vol. 32, iss. 2, pp. [27]-40

ISSN 1803-7399 (print); ISSN 2336-4416 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/114783>

Access Date: 14. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

JOACHIM DUPUIS

AU-DELÀ DU MIROIR. VIRTUEL ET ACTUEL EN SÉMANTIQUE

Depuis sa naissance avec Saussure, la sémantique, qui cherche à se penser comme science, a un certain rapport à la spatialité. De l'idée de la langue comme *échiquier des possibles du signe* jusqu'à l'exploration actuelle du sémème ou la découverte d'un espace sémantique en polysémie, on retrouve l'idée d'un espace «actuel» où seraient données les significations de la langue, au point qu'il serait possible d'y distinguer des domaines, des régions, des taxèmes, une *véritable géographie du sens*.

Si l'on se place un peu en retrait, on constate cependant un double problème concernant cette conception de la spatialité. D'abord, on remarque un hiatus concernant *l'objet* même de la sémantique : s'agit-il de penser le sémème *ou* s'agit-il de penser la polysémie ? Qu'il y ait deux grandes directions de la sémantique, est-ce l'indice qu'il y a plusieurs régions du sens incompatibles, ou plutôt un problème de spatialité ? Ensuite, on peut noter un autre problème concernant la place de la sémantique vis-à-vis des autres disciplines de la linguistique mais aussi au sein du savoir lui-même. Cela apparaît évident si l'on mesure l'ambivalence que la sémantique a envers les sciences cognitives : s'agit-il de faire correspondre la représentation à un processus mental (symbolique) ou s'agit-il de ne pas limiter le sens à la sphère de la représentation ? Qu'il y ait une incertitude concernant ces sciences est révélateur d'une difficulté qu'éprouve la sémantique *à se penser dans ses fondements*, donc à définir *sa place* dans l'ordre des savoirs.

L'enjeu de cet article est de montrer que ces problèmes ne sont pas *intrinsèques* au développement de la discipline mais à son histoire. En ayant mis de côté un élément essentiel dans la compréhension de la spatialité, à savoir l'idée de virtuel, les chercheurs, qui ont fait de la sémantique ce qu'elle est, ont nécessairement engendré des faux débats.

Certes on dira que la virtualisation existe déjà dans la sémantique, mais elle n'est pas clairement définie : elle repose en effet sur une confusion avec la notion de possible ; elle n'a donc rien à voir avec *le virtuel*. Gilles Deleuze et Félix Guattari¹ ont pourtant, dans les années 1970, ouvert la linguistique à la question

¹ DELEUZE, Gilles; GUATTARI, Félix. *Mille plateaux*. Paris: Editions de Minuit, 1980, p. 95 à 139.

du virtuel, dans leur livre «Mille Plateaux». La teneur complexe et la perspective ontologique de leur livre ont sans doute fait reculer les sémanticiens qui s’y sont frottés. Dans les années 1990, le mathématicien Gilles Châtelet² a renouvelé notre manière de penser le «physico-mathématique» (avec le virtuel et la notion de geste) et a ouvert une voie qui pourrait satisfaire aujourd’hui l’âme scientifique du sémanticien. Mais tant que la conception de l’actualisation du sens ne sera pas reprise, la sémantique achoppera sur la question même du lieu d’où elle doit *le* penser et d’où elle doit *se* penser. Elle restera prisonnière de *son image*, comme Narcisse.

Nous proposons donc d’abord de pointer les difficultés du sémanticien à *penser* le virtuel ; puis nous verrons dans les travaux des sémanticiens actuels ce qui semble aller vers ce nouveau «lieu» (virtuel) de la science et permettrait de résoudre le *premier* problème ; enfin nous terminerons par une sorte de mise en perspective du lieu même où la sémantique se *réfléchit comme discipline*, pour proposer une solution au *second* problème.

1. La logique de l’échiquier

Voici pour commencer une image d’Epinal, ou un dialogue imaginaire.

Saussure devant l’échiquier de la «langue» en train de considérer les multiples valeurs possibles qu’un signe peut prendre en fonction d’un autre. On l’entend tenir une série de propos à son interlocuteur, un élève sans doute.

Saussure parle :

— «La valeur respective des pièces dépend de leur position sur l’échiquier, de même que dans la langue chaque terme a sa valeur par son opposition avec tous les autres termes»³.

Son interlocuteur lui répond :

— D’accord, l’échiquier, c’est le territoire, c’est le lieu... Monsieur aurait *donc* pensé *un lieu* pour la langue. C’est fantastique, oui vraiment ! Vous ne faites pas comme les grammairiens d’autrefois, vous ne vous contentez pas d’étudier *l’histoire* de la langue ! Mais cette image de l’échiquier n’est-elle pas approximative, en partie *fausse* ?

Saussure de répondre (après un moment de réflexion):

² Cf. CHÂTELET, Gilles. *Les Enjeux du mobile*. Paris: Seuil, 1993, p. 129–137. Mais surtout, on renverra à «La géométrie romantique comme nouvelle pratique intuitive», in *Le Nombre, une hydre à n visages. Entre nombres complexes et vecteurs*. Paris: Editions de la maison des sciences de l’homme, 1997, p. 151–154.

³ SAUSSURE, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 1967. Toutes les autres citations sont tirées de ce livre.

— Oui, mais je voulais dire que «langue et écriture sont deux systèmes distincts; l'unique raison d'être du second, c'est de représenter le premier». La langue ne peut donc qu'*échapper* à l'écriture. «C'est comme si l'on croyait que, pour connaître quelqu'un, il vaut mieux regarder sa photographie que son visage». Bien sûr il s'agit ici d'écriture aussi bien matérielle que psychique. Mais il n'en demeure pas moins que c'est l'écriture qui permet à l'esprit de se «représenter» un mot, un «son». La langue «est un système dont toutes les parties peuvent et doivent être considérées dans leur solidarité synchronique». La langue est pensée dans son *ici et maintenant*.

L'interlocuteur dit :

— Très bien, mais...

Interrompons ce dialogue imaginaire qui est sans doute aussi éloigné de la réalité que les «Cours» de Saussure le sont de la parole «en acte» de Saussure.

De fait, ce long chapelet de définitions de la langue (qu'on attribue à Saussure) n'a d'autre but ici que de laisser entendre que la langue est avant tout quelque chose qui se «conçoit» comme un «tout actualisé» et sous l'horizon duquel toutes les composantes de valeurs s'articulent; même si, dans les faits, nous n'appréhendons ce tout que par *profils*, puisqu'en considérant certaines valeurs nous excluons les autres. Définir la langue comme une sorte de système, c'est donc en faire un territoire fini actuel. Saussure a donc ouvert le *geste* inaugural de la sémantique par la délimitation d'un territoire de valeurs assignées à la langue et où, à la limite, elles sont toutes repérables, en droit. Le temps lui-même est enfermé dans un repère de coordonnées cartésiennes et est pensé comme une zone ou un certain espace circonscrit. Aussi pourrait-on dire que cette image de pensée a hanté la pensée de Saussure dès le début, avant même qu'il ne se plonge dans l'étude de la Langue. Lorsqu'il pense, quelque temps avant de prononcer ses fameux cours, l'anagramme de certains vers⁴ et le jeu combinatoire qui leur est lié (entre un premier vers et un second), c'est déjà le mécanisme d'une *variation des différences* qui est à l'œuvre. C'est ce même geste que n'auront de cesse de répéter les sémanticiens à sa suite jusqu'à aujourd'hui. Un geste fermé à toute virtualité, et qui se complaît dans la «combinatoire»: classer, faire des tableaux, opérer des discriminations, des changements de signes, de valeurs.

En fait ce geste, c'est celui du positiviste, de l'esprit positiviste de la fin du 19^e siècle. On le retrouve dans la manière de pensée de l'homme de la rue à cette époque. Comme le suggère Bergson, contemporain de Saussure, qui aime à prendre des exemples faisant intervenir l'homme de la rue, la langue est vue par celui-ci comme une sorte de grand tiroir composé de «mots» utiles, dont il se sert quand il en a besoin. Quand il s'agit pour lui de trouver le «bon mot», il imagine qu'il opère un choix entre un nombre possible de mots qu'il aurait «en

⁴ Cf. STAROBINSKI, Jean. *Les mots sous les mots*. Paris: NRF, 1971. Ce beau livre mériterait plus que la simple allusion que nous en faisons.

magasin», comme on dit. Il passe en revue la série des mots possibles et les met de côté s'ils ne conviennent pas. Il peut arriver aussi que le mot ne lui vienne pas immédiatement mais qu'il est *là* sur «le bout de la langue» (entendu cette fois au sens de l'organe), et l'homme de la rue essaiera de le retrouver par un ensemble de combinaisons de sons, comme si on cherchait à déterminer la place du mot sur «la carte de son esprit». Les significations proches qu'il trouvera en premier renforceront l'impression qu'il touche au but : tout cela sera pensé comme une sorte d'entrée sur la bonne zone de l'esprit, le *bon* territoire.

Dans sa différence avec le sémanticien, l'homme de la rue est un homme «pratique» qui a besoin du mot, du langage pour ses «affaires», il ne veut pas considérer le «tout de la langue» *idéalement*, comme un système. Mais entre l'échiquier et ce jeu de combinaisons, il n'y a au fond guère de différences. L'idée de spatialité est toujours là et on retrouve l'idée d'une combinaison des possibles. Cette conception de la Langue qui abolit le hasard *dans un présent*, on la retrouve presque au même moment ailleurs chez Mallarmé dans ses poèmes sous la forme de l'idée d'un Livre qui contient tout.

On voit donc que cette image de l'échiquier est bien plus qu'une image d'Épinal, bien plus qu'une fiction. Elle semble dominer toute la fin du 19^e siècle. Mais il se pourrait bien que ce geste, la sémantique ne l'ait *toujours* pas quitté, qu'elle soit encore suspendue à cette idée de «totalité actuelle» des signes, des valeurs.

On le voit d'abord chez les structuralistes des années 1960. L'image de l'échiquier revient encore sous la plume de Lévi-Strauss⁵ au tout début de son «Histoire de Lynx» comme «un éclaircissement et une excuse». Lévi-Strauss cherche dans ce livre une issue à la spatialisation évidente de l'échiquier, c'est-à-dire un refus de cette image de pensée. Lévi-Strauss se montre attentif aux transformations «singulières» des mythes, des exceptions qui les régissent, à la patine plutôt qu'à la régularité, alors qu'au début de ses recherches il ne visait que les «invariants», donc une régularité en laissant échapper la singularité. Cet après-structuralisme que défend Lévi-Strauss fait du système de la Langue une structure à *n* variations plutôt qu'à *n* transformations. C'est ainsi que Lévi-Strauss délaisse la théorie de groupes comme modèle mathématique du mythe pour appréhender un modèle de bricolage, comme le suggèrent les recherches sémiotiques de Floch sur les identités visuelles.

Ce geste de la sémantique revient aussi avec le développement du sème par Bernard Pottier puis du sémème. Certes on ne parle plus d'échiquier dans ces modèles, mais il n'en demeure pas moins que cette coupe dans la structure du signe reste liée à une conception des traits sémantiques, qui suppose une *réserve de sens* que l'on peut tenir comme «disponibles». On retrouve ici l'idée d'un sens actuel de la Langue : seuls les traits sémiques qui sont «présents» sont pertinents. Reste que cette conception va être définie en taxèmes, domaines, en champs sémantiques, qu'on peut voir comme une façon de systématiser les liens entre les sèmes plutôt que comme une manière de les configurer et de montrer

⁵ Cf. LÉVI-STRAUSS, Claude. Avant-propos. In *Histoire de Lynx*. Paris: Pocket, 1991.

la dynamique qu'elle instaure. Aujourd'hui, François Rastier⁶ définit dans «la sémantique interprétative» la virtualisation d'un sème comme sa «neutralisation, en contexte» qu'il oppose à «l'actualisation» qui permet d'identifier ou de construire un sème en contexte. On a donc toujours cette même image de la pensée qui revient, lancinante, c'est comme une sorte de fantôme qui hante les esprits, cette même «présence» qui habitait le signe «vit» maintenant dans le sémème: la virtualisation n'est que la non-mise en œuvre de l'actualisation, la suspension de son usage.

Tout cet héritage qui vient de Saussure ou des saussuriens et au-delà du positivisme triomphant de la fin du XIX^e siècle semble avoir défini un cadre sur lequel la sémantique d'aujourd'hui s'appuie encore comme sur une béquille. Peut-être de peur de tomber. La sémantique est «grosse» d'une conception scientiste qu'elle n'a pas interrogée, car elle la présuppose. C'est ce même positivisme qui est d'ailleurs à l'œuvre dans les sciences et d'une manière générale dans nos habitudes de pensée. Nous nous voulons «cartésiens», en notre siècle, en oubliant que Descartes lui-même n'aurait jamais admis un tel positivisme (sans métaphysique), comme le suggèrent les preuves de l'existence de Dieu dans les «Méditations métaphysiques».

Le développement de la polysémie qui s'attache à comprendre comment un même lexème peut présenter des significations apparemment fort différentes va amplifier la difficulté, puisqu'il s'agit maintenant de comprendre comment la langue peut osciller vers la multitude des significations pour un même lexème sans que ce soit seulement un accident de la langue.

2. La logique de l'œuf

Très récemment, nous avons noté cependant certaines avancées en sémantique dans le travail de C. Cusimano⁷, qui dans la continuité de Tutescu⁸, a ouvert la voie à une résolution de l'écart entre l'approche du sémème et l'approche polysémique, en passant – même si le mot n'est jamais prononcé – par une conception profonde du virtuel. Rompant avec l'image de l'échiquier, trop évidente, il propose une autre image: l'image de l'œuf.

C. Cusimano propose de ne pas identifier le signifié d'un signe linguistique avec le sémème d'un lexème, car il considère que le sémème est seulement le «noyau du signifié» et postule l'existence de «TSA» ou «traits sémiques d'application». Les TSA sont «des informations préconstruites en vue de l'emploi»,

⁶ Cf. RASTIER, François. *Sémantique interprétative*. Paris: P.U.F., 1987; chapitre 2, notamment.

⁷ Cf. CUSIMANO, Christophe. *La Polysémie, Essai de sémantique générale*. Paris: L'Harmattan, 2008.

⁸ Cf. TUTESCU, Mariana. *Précis de sémantique française*. Paris: Klincksieck, 1975.

des «sortes de couloirs préexistants à la parole, dans le signifié des différents lexèmes». Si le contexte ne décide rien, en définitive, c'est parce que des «couloirs» préexistent, les TSA. Ils font partie du signifié. Plutôt qu'un échiquier, on a donc bien une sorte d'œuf à plusieurs couches. Ce modèle est directement inspiré de la pensée de la physique atomique. La fiction de l'échiquier ne permet pas de penser les «découps du virtuel» propre à la langue, la matière sémantique n'a toujours été vue que sur le plan mondain (comme l'image des pièces d'un échiquier le fait comprendre clairement puisqu'il y a toujours à faire le tri des possibles des valeurs de la langue). Il faut «plonger» au contraire dans la «matière sémantique» pour la saisir, et pour cela il faut emprunter les paliers physico-mathématiques. C. Cusimano établit donc que les couches du signe sont comme les couches d'un «œuf»: elles *ne sont donc pas toutes au même niveau*, il y a une part «actuelle» et une part «virtuelle» qui fonctionnent ensemble de manière à constituer une sorte de «Milieu». Les «différences» du signe sont bien plus profondes que des «oppositions», elles relèvent d'une conception différentielle qui met en jeu du virtuel (ce que Leibniz appelle des Monades).

On pourrait dire à l'instar de Gilles Châtelet que C. Cusimano pense une «expérience de pensée». Il s'agit de penser des couches de matière linguistique. L'objet linguistique, et c'est là une idée très profonde, ne considère donc plus l'objet de linguistique au même niveau que notre perception des choses: la langue n'est plus composée d'outils, de signes... *dont on se sert*. Rompre avec l'image d'Epinal de l'échiquier qui hante la sémantique depuis ses origines est donc bénéfique. Il s'agit peut-être d'articuler une *genèse* de la langue au structuralisme.

Si C. Cusimano semble autant «lier» la parole et la langue, dans sa théorie c'est aussi pour souligner qu'elles ont un substrat virtuel qui leur est commun. C'est que l'actualisation d'un TSA ne revient pas à la langue ni à la parole (contexte), comme si elle était une sorte d'activation de l'individu qui parle ou du linguistique qui établit l'existence de la Langue; mais plutôt il y a sans cesse actualisation *et* virtualisation, qui sont comme deux lignes qui ne vont pas dans le même sens mais qui «constituent» le fonctionnement réel du langage.

Il y a nécessairement à postuler que ces couloirs des TSA ne sont pas activés seulement par en bas, car on en reviendrait alors à l'idée de l'échiquier où les significations sont là «sous la main» («*zuhanden*» comme dit Heidegger). En fait, on n'est jamais seulement dans les mots, dans la représentation, comme toute la tradition saussurienne de la sémantique veut bien nous le faire penser. Mais il ne s'agit pas non plus de dire qu'ils seraient activés par «enchantement». De fait, il y a bien une «case vide», comme les structuralistes l'ont vu, en mettant l'accent sur la dimension différentielle de la langue, mais elle n'est pas dans le noyau, ni dans le signifié, mais dans *l'insignifié*. La case vide, c'est le «virtuel», mais un virtuel détaché des possibles et des éléments actualisés, *puisque'il les accompagne*. L'actuel n'existe que parce qu'un brouillard d'images virtuelles l'accompagne⁹.

⁹ Cf. LÉVY, Pierre. *Qu'est-ce que le virtuel?* Paris: Editions de la découverte, 1998. Lire également DELEUZE, Gilles. *L'actuel et le virtuel*. In *Dialogues*, 1996; condensé tardif de la

Nous ne sommes pas *seulement* dans des mots, ou dans des représentations d'images actuelles de la langue, nous ne sommes pas seulement dans le virtuel, nous sommes entre deux dimensions, «au milieu»; mais la société nous pousse à scinder le milieu, à ne plus voir que la part du jeu, des combinaisons, ou la part formelle sans la matière profonde qui l'anime. Nous ne sommes pas seulement à cheval sur deux dimensions, la langue et la parole, nous sommes pris entre deux niveaux de réalité: l'actuel et le virtuel.

On voit que pour comprendre l'émergence du sens, la sémantique doit moins s'attacher à l'écart entre la langue et la parole, et plutôt considérer la double part actualisée et virtuelle de la langue et de la parole. Or aujourd'hui, elle s'empresse de décomposer la genèse du sens entre une part *réalisée* (dictionnaires) et une part *actuelle* proprement dite (parole), en oubliant la part virtuelle: ce qui finalement fait de sa construction «un objet» *car l'épistémologie ne veut rien entendre du virtuel aujourd'hui*. Si tout est actuel, on ne peut pas expliquer la venue du sens. La case vide n'est pas la place manquante qui fait circuler le sens, ce n'est pas un échangeur d'autoroute, c'est un circuit qui s'opère entre deux dimensions «coexistantes». Cette case «vide» (virtuelle) n'est plus placée sur l'échiquier lui-même, comme un couloir de dérivation, selon des chemins préétablis, ou envisageables, mais comme une sorte de coulisse qui rend possible le théâtre de la langue et de la parole. La langue n'est toujours qu'un certain arrachement d'un flux indéterminé et aussi sa segmentarisation (ou son institutionnalisation). La parole, quant à elle, peut parfois rompre avec cet échiquier des mots (part actuelle institutionnalisée) pour retrouver un seuil d'indétermination, l'individu devra donc plonger dans une autre dimension; mais elle devra nécessairement «redescendre» en emportant avec elle un *morceau* de virtuel qui s'actualisera alors.

L'œuf de C. Cusimano fait penser au CsO de Deleuze qui a développé une conception ontologique de la pragmatique, d'où va dépendre toute la linguistique, que Deleuze juge justement trop dépendante de l'institution, de la langue, d'un partage qui rend impossible toute pensée de la genèse. Le choix de la pragmatique par Deleuze s'expliquait sans doute à cause de la dimension politique et sociale (tout le travail de Labov). La langue mineure qu'il préconise sera celle qui se joue dans un rapport de force avec la langue institutionnalisée. Deleuze envisageait ainsi la logique du sens *via* une approche du virtuel qui rompt avec l'idée d'une conception actualisée du sens. Si le sens *doit se faire*, il n'est pas déjà prêt à l'emploi, ou du moins pas seulement. Si tout était déjà institué, parler serait combiner, sélectionner parmi les sens déjà donnés dans la langue, mais il n'en va jamais ainsi puisque justement la langue «bouge» sans cesse et que l'on ne part pas du dictionnaire, on est d'emblée dans l'usage et qu'on ne se représente pas les mots quand on parle.

Ainsi si la genèse du sens permet de dépasser la simple structure de la langue, nous pouvons mieux appréhender le sens grâce à la découverte de cette dimen-

pensée de Deleuze sur son approche du virtuel. Il y est question de la notion de circuit comme échange d'une image actuelle avec une image virtuelle.

sion qui ne nous a jamais quittée, le virtuel, mais dont nous ne soupçonnions pas l'existence, empêtrés comme nous le sommes dans le positivisme. Mais la sémantique est aussi empêtrée dans un autre problème. Elle ne sait comment se placer dans l'échiquier des disciplines, ou précisément en voulant déterminer sa place en rapport avec les sciences cognitives, à la mode aujourd'hui, elle s'instrumentalise : là aussi prendre en compte le « virtuel » serait une manière pour elle de mieux se comprendre.

3. Le « non-lieu » de la sémantique

La sémantique semble trouver aujourd'hui une certaine fascination pour les modèles des sciences cognitives, qui semblent pouvoir légitimer ses ambitions scientifiques. Les découvertes récentes de Fuchs et Victorri sur un « espace sémantique » basé sur un modèle informatique en ont sans doute rendu l'attrait encore plus fort. Pourtant, il nous semble que cet attrait est seulement un aveuglement des sémanticiens aspirant à être reconnus comme des scientifiques.

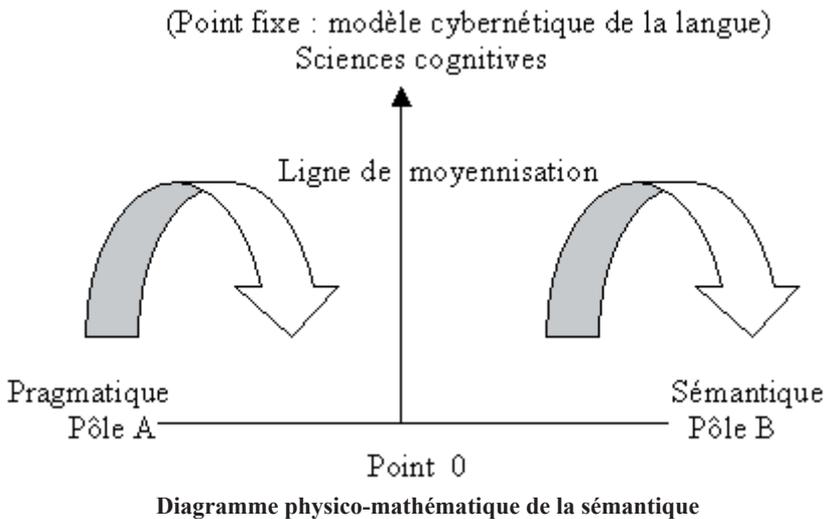
Le modèle cognitiviste – Récemment, Francisco J. Varela¹⁰ a produit une remarquable « vue en coupe de l'état actuel des sciences et des technologies de la cognition » distinguant trois approches différentes : l'orientation symbolique ; l'émergence (comme alternative à l'approche symbolique) et l'enaction. Considérons les deux dernières approches.

Retenons, de la seconde approche – le connexionnisme – développée par Rosenblatt en 1958, qu'elle vise à remettre en question le primat logique du cognitivisme pour justement éviter ce clivage forme /sens qui avait été au départ des sciences cognitives. Elle privilégie une conception de l'auto-organisation dérivée de la physique et des mathématiques non linéaires qui ne passe plus par des symboles ou des règles, mais par « *des constituants simples qui peuvent dynamiquement être reliés les uns aux autres de manière très dense* ». Autrement dit, le sens n'est plus enfermé dans le symbole, il est fonction de l'état global du système. Mais cette approche est incapable de rendre compte de la discordance entre la performance du système et sa compétence, entre le niveau symbolique qui infère et une autre part liée à sa mise en œuvre au niveau sub-symbolique.

La troisième approche tente de remédier à ce problème et dépasse le cognitivisme et le connexionnisme, en retrouvant le sens commun. Mais là encore, il y a problème. Varela qui en est le principal théoricien semble se réclamer des penseurs qui ont remis en question la représentation. Pour expliciter son propos, il reprend l'exemple de l'échiquier du connexionnisme qui divise l'espace cognitif en domaines, et non plus en signes. A ce modèle, Varela oppose le modèle cristallin. Aucun mot, dans cette perspective, n'aura de frontière définie, tracée à l'avance. C'est une idée profonde qui propose l'idée d'un *continuum* du sens,

¹⁰ VARELA, Francisco J. *Invitation aux sciences cognitives*. Paris: Points, 1996. Voir aussi le livre de RASTIER François. *Sémantique et recherches cognitives*. Paris: P.U.F., 2002.

avant même tout découpage social. Pour Varela nous sommes immergés dans le monde et dans le «sens commun», et c'est pourquoi *il y a* du sens. «*La perception est un processus actif dans la production d'hypothèses et non le simple miroir d'un environnement actif*». Varela met en exergue l'importance de l'inscription corporelle, mais il en donne une lecture encore trop phénoménologique. En restant au niveau de la perception, sans se rendre compte qu'il ne change pas fondamentalement les données du problème qui nous intéresse. Il semble ne pas mettre en avant assez dans sa logique émergente *la portée du virtuel* qui, comme le suggèrent les systèmes dynamiques dans les théories du Chaos (Prigogine)¹¹, ne se propose pas un simple écart entre système intérieur et un système extérieur (modèle structurel), mais bien la possibilité de penser *le différentiel* des systèmes. En ramenant ce modèle du couplage sur le modèle des machines auto-poïétiques (comme le vivant), Varela ne tient pas compte non plus de ses liens avec le monde technique, social, politique, si bien que cette machine ne détermine qu'une «inscription corporelle», alors que ce sont les inscriptions multiples du corps social, capitalisme et des pouvoirs, qui définissent les interactions profondes du système. Varela en reste à une approche encore trop autocentrée sur la machine du vivant et trop structurelle.



Ici le point fixe moyennise les pôles, autour d'un zéro, qui les ordonne à lui : tout est quantifiable, à partir de là, le zéro n'ouvre pas ici un plan complexe, mais au contraire le renforce. En nous plaçant au point zéro orienté vers l'horizon d'un point fixe comme celui des sciences cognitives, nous nous conformons à lui, et comme les sciences cognitives quantifient, les pôles se tournent vers la quanti-

¹¹ Cf. ROQUE, Tatiana; FRANCESCHELLI, Sara; PATY, Michel. *Chaos et systèmes dynamiques. Éléments pour une épistémologie des systèmes dynamiques*. Paris: Hermann, 2007. Lire également, PRIGOGINE, Ilya. *Les Lois du chaos*. Paris: Flammarion, 1993.

fication (les points A et B sont déjà sur une ligne qui quantifie, en spatialisant les sens (A ou A – ou B ou B-). En ce sens aussi par les sciences cognitives, les oppositions formelles des disciplines s'estompent, puisque chaque pôle va suivre une même norme.

Le schéma qui auraient des flèches dans l'autre sens serait une balance qui opère un vrai déséquilibre qui n'opposerait plus sémantique et pragmatique, mais montrerait le circuit virtuel auquel chacune d'elles est attachée.

Diagramme d'Argand – C'est pourquoi nous proposons de partir plutôt de Gilles Châtelet, qui a développé une pensée physico-mathématique pour penser le «paradigme physicomathématique de la sémantique» dans son rapport aux autres disciplines. Il nous semble tout d'abord que l'on ne devrait pas concevoir la sémantique seule mais en balance avec la pragmatique.

On pourrait imaginer¹² une balance entre ces deux pôles de la linguistique, l'une tournée vers la langue l'autre vers la parole. Ces deux pôles sont en fait aujourd'hui «en miroir»: l'un exprime la manière dont se comprend la pragmatique, et l'autre dont se comprend la sémantique à l'intérieur de la linguistique. Ce que nous voulons mettre en avant par cette image de la balance, c'est que ces deux disciplines se pensent aujourd'hui relativement aux sciences cognitives, qui seraient leur point fixe. Pour l'une comme pour l'autre, ce sont la mathématisation ou l'informatisation qui semblent pouvoir justifier le fait qu'elles se réclament d'une démarche cognitiviste et qu'elles sont finalement moins en opposition qu'en miroir. L'idéal de la sémantique et de la pragmatique, ce serait donc de penser un modèle cybernétique de la langue *ou* de la parole qui seront donc évaluées, *mesurées* dans une pensée «calculatoire» – qui n'est plus le simple triage du sens du système saussurien.

On peut tracer cette balance et la faire fonctionner comme un «diagramme». Un diagramme, dans l'esprit de Gilles Châtelet, n'est pas une représentation, c'est une sorte de dispositif physico-mathématique qui est animé par un geste qui effectue une perforation dans le virtuel. Il existe, en effet, un diagramme physico-mathématique dessiné par Argand¹³, mathématicien de la fin du 18^e siècle, qui se pense par un système de la balance et qui, du point de vue de la géométrie, permet de penser le saut entre les nombres réels et les nombres imaginaires, entre une droite (réels) et un plan (complexe). C'est un saut qui est bien virtuel, car on s'extrait de la droite pour aller vers une autre dimension: le plan.

¹² Nous construisons ici un diagramme linguistique à partir du diagramme d'Argand de la même façon que Châtelet pense le diagramme politique dans lequel nous nous pensons avec ce diagramme d'Argand, diagramme qu'il appelle le diagramme de thermocratie, où il *met en miroir, en balance le point fixe* de l'économie de marché et la *boîte noire* de la démocratie. Pour une présentation détaillée de cette métaphorisation du diagramme physico-mathématique à d'autres champs de savoir, cf. DUPUIS, Joachim. *Gilles Châtelet, Gilles Deleuze, Félix Guattari – l'expérience diagrammatique*. Paris: L'Harmattan, à paraître.

¹³ Cf. ARGAND, Jean Robert. *Essai sur une manière de représenter les quantités imaginaires dans les constructions géométriques*. Paris: Blanchard, 1971 [1806].

On peut imaginer ici *métaphoriquement une équivalence* entre le régime *géométrique des droites et du plan et le fonctionnement (physique) de la balance linguistique*. La ligne droite, fractionnée (-1/1) et marquée par un centre 0 (voir diagramme dessiné) est l'équivalent de l'image d'une balance, avec deux côtés, A et B, A correspondant à la pragmatique et B à la sémantique. Ces deux pôles de la balance sont en effet opposés et comme en miroir l'un de l'autre ; mais comme leur objet et leur démarche sont opposés, on peut les penser comme un segment -1 / 1, traversé par un « milieu », un zéro.

Ce positionnement sur la balance crée une symétrisation au point zéro grâce au point fixe à quoi correspondent les sciences cognitives. Ce qui signifie qu'entre ces deux pôles – comme entre les deux unités du segment (de la droite réelle) –, il y a équilibre au point zéro et que cet équilibre *crée* une moyenne à laquelle se rapportent maintenant les deux pôles (ou les deux segments). Les sciences cognitives *jouent* donc actuellement sur cette balance imaginaire le rôle d'une norme auprès de la sémantique et de la pragmatique, et en ce sens, ces dernières se pensent selon une conception spatiale où *tout sens est déjà donné et déjà quantifiable*. La sémantique (comme la pragmatique) se met à fonctionner comme une sorte de « boîte noire » (avec input et output), elle ne pense plus qu'à quantifier le sens : le modèle de Victorri, aussi brillant soit-il, en est le meilleur exemple. Nous pourrions appeler ce diagramme : « diagramme linguistique d'Argand » (D.L.A.).

Au niveau mathématique, le point zéro sur la ligne des réels ouvre une dimension supplémentaire, ouvre un plan de la virtualité complexe, comme le suggère Argand (puisque l'on est censé passer du niveau des nombres réels au niveau des complexes), mais dans notre diagramme linguistique, le point zéro « lisse » au contraire toute virtualité : *on est bien dans du virtuel*, mais on est uniquement tourné vers la ligne des réels, *le calcul, le nombre, on ne vise qu'elle* ; on ne veut pas s'aventurer du côté du *non quantifiable* (dans le diagramme, les grosses flèches indiquent que A et B visent *seulement* la droite réelle, donc l'idée de quantité, orientés qu'ils sont par l'horizon des sciences cognitives). La sémantique et la pragmatique se pensent donc selon une symétrie, selon une « logique » qui donne à « nombrer » *les éléments qui les constituent*. Elles ne se voient pas autrement *leur objet*, et c'est pourquoi elles s'aveuglent elles-mêmes en se tournant vers les sciences cognitives.

Cependant, la symétrisation (mesurer la langue ou la parole) ne fonctionne elle-même que sur *une dissymétrie*, c'est-à-dire sur la *volonté* de certains sémanticiens à lire et à penser relativement à des savoirs dominants (sciences cognitives) ; ce sont ceux-ci qui nous poussent à nous placer dans un *tel diagramme politique* qui se retourne sur lui-même puisqu'au lieu de nous ouvrir au virtuel, il nous en éloigne. Cette automutilation des sémanticiens est un grand nœud de l'histoire de la sémantique, mais elle n'est pas une fatalité.

Les sémanticiens aujourd'hui ne cherchent pas le virtuel, même si pour penser leur discipline, se placent nécessairement dans ce diagramme linguistique d'Argand et donc dans cette symétrisation que nous avons présentée. Mais se placer dans ce diagramme, c'est donc ne pas vouloir un autre diagramme qui

désire s'ouvrir au virtuel, et qui le recherche ; désirer le virtuel, ce serait justement chercher à penser « contre ce zéro », vouloir sortir de ce zéro, un plan, une autre dimension qui échappe au quantitatif, ce serait tenter de penser un « zéro » qui soit comme un passage à un non-équilibre (= systèmes dynamiques, chaos) et qui ouvre les deux pôles A et B à *d'autres rapports qu'une opposition formelle*.

Défaire la moyennisation qui mutilé la sémantique doit être le but des sémanticiens ; et ainsi ils pourront échapper à la « ligne droite », à la norme du « nombre », *pour faire un saut* vers les profondeurs de la « matière linguistique ». La sémantique, en restant fonctionnelle, ne fait que se complaire dans un faux état d'équilibre (moyennisation), *elle n'a pas conscience d'être prise dans des enjeux sociaux qui la poussent à ne considérer que l'utile ou le mesurable*. En se plaçant dans ce diagramme sémantique pour se penser selon une orientation de neutralisation du virtuel (perspective des sciences cognitives), on en reste donc au schéma d'une balance qui ressemble encore à la spatialité de l'échiquier : non pas une pensée tournée vers le virtuel, mais plein de possibles. La sémantique occulte ainsi tout le champ des virtualités et en reste à la combinatoire.

Faut-il condamner une telle attitude du sémanticien ? Ce n'est pas en ces termes qu'on doit examiner le problème. La sémantique cherche un « lieu », elle cherche à se trouver un modèle, ou une discipline qui lui donne sa légitimité scientifique. Faut-il donc qu'elle y renonce, sous prétexte qu'en se rapprochant des sciences cognitives, du connexionnisme, elle risque de ne plus penser le sens comme « expression », comme autre chose que le fait de se « donner » un sens, au lieu de la penser sa « genèse » ?

C'est là où Gilles Châtelet peut encore être convoqué. Car le diagramme d'Argand que l'on a proposé pour présenter la sémantique est un diagramme physico-mathématique, la sémantique n'est donc pas détachée de la pensée physico-mathématique. Mais Châtelet ne pense pas les autres savoirs *séparés* du physico-mathématique mais en liaison métaphorique avec lui. C'est d'ailleurs de cette façon que Maxwell légitimait par exemple l'électromagnétisme. Il se servait d'une métaphore : l'image de grands rouages (symbolisant l'électricité) articulés avec des rouages plus petits (le magnétisme) permettait de penser leur « union ». On sait que l'électricité et le magnétisme ne sont pas un ensemble de rouages, mais on comprend qu'ils sont unis par la métaphore. Cette « métaphore audacieuse », comme il disait, c'est précisément ce qui montre l'importance de la participation du virtuel à l'élaboration des savoirs entre les sciences, et entre le physico-mathématique et les autres savoirs.

La sémantique veut actuellement s'accaparer le territoire de la science, mais elle n'a pas conscience que c'est en vertu du positivisme de ses origines qu'elle se tourne vers les sciences cognitives. Elle veut devenir « comme » une science, au lieu de se penser *avec la potentialité* de la science. Car les savoirs non scientifiques ne peuvent être scientifiques. A moins de penser comme le suggère Châtelet que toute forme de savoir qui passe par des diagrammes physico-mathématiques s'apparente à du physico-mathématique d'un point de vue métaphorique. Car les métaphores introduisent les virtualités et rendent possibles une sorte d'équiva-

lence entre les savoirs *mais pas n'importe comment*. Le type de lien qui unit les savoirs et le physico-mathématique est celui d'une métaphore au sens de Boyd¹⁴, une « métaphore stratégique » qui ne rigidifie pas les deux domaines pour définir l'une par rapport à l'autre. C'est une métaphore qui au contraire opère une sorte de « couplage » entre les domaines sans qu'il y ait une souveraineté de l'un par l'autre. Couplage entre actuel et virtuel.

Ainsi en aspirant à devenir une sorte de calcul, de logique statistique, ou en se pensant comme combinatoire, la sémantique ne se pense-t-elle pas *comme* scientifique, mais *scientifiquement*. Elle se tient pour science, elle veut aussi s'accaparer, se parer de tous ses oripeaux, au lieu de voir que le physico-mathématique est justement ce qui « unit » les savoirs : en effet, il n'y a pas « identité » ni confusion mais un certain geste habite les savoirs qui se pensent clairement dans le « physico-mathématique ». Les savoirs doivent se penser « eux-mêmes » sans chercher à se transcender *dans un autre savoir*.

La sémantique n'a donc plus à se chercher dans l'image d'un père (habité par l'illusion que la science s'accapare des territoires pour « légitimer », comme un sauveur, les autres savoirs), elle n'a qu'à regarder par delà le miroir : elle sera alors prise par *l'enchantement du virtuel*.

C'est donc le mythe d'une conception uniquement « spatialisante » qui polue depuis sa naissance la sémantique : de l'image de l'échiquier aux sciences cognitives, on ne sort pas du positivisme. Proposer une sorte de paradigme physico-mathématique n'a de sens que si on prend bien garde à deux choses : d'une part, la sémantique ne sera jamais une science, mais aura seulement par métaphore la légitimité d'une science ; d'autre part, elle ne pourra vraiment penser son objet que si justement elle en fait autre chose qu'un « objet », si elle se donne les moyens de penser le virtuel qui habite chaque savoir, en le retirant de toute place dans l'échiquier, dans une surface gelée.

Bibliographie

- ARGAND, Jean Robert. *Essai sur une manière de représenter les quantités imaginaires dans les constructions géométriques*. Paris: Blanchard, 1971. [1806]
- BLACK, Max. *Models and Metaphors*. Ithaca: Cornell University Press, 1962.
- BOYD, Richard. Metaphor and theory change: What is “metaphor” a metaphor for? In *Metaphor and Thought*. 2nd ed. Ed. Andrew ORTONY. Cambridge: Cambridge University Press, 1993, p. 481–532.
- CHÂTELET, Gilles. *Les Enjeux du mobile*. Paris: Seuil, 1993.

¹⁴ Nous développons dans le livre précédemment cité cette lecture « généalogique » de Châtelet, à travers la métaphore audacieuse qu'il a empruntée à la conception de la métaphore de BLACK, Max. *Models and Metaphors*. Ithaca: Cornell University Press, 1962; mais surtout à celle de BOYD, Richard. Metaphor and theory change: What is “metaphor” a metaphor for? In *Metaphor and Thought*. 2nd ed. Ed. Andrew ORTONY. Cambridge: Cambridge University Press, 1993, p. 481–532.

- CHÂTELET, Gilles. La géométrie romantique comme nouvelle pratique intuitive. In *Le Nombre, une hydre à n visages. Entre nombres complexes et vecteurs*. Paris: Editions de la maison des sciences de l'homme, 1997, p. 151–154.
- CUSIMANO, Christophe. *La Polysémie, Essai de sémantique générale*. Paris: L'Harmattan, 2008.
- CUSIMANO Christophe; DUPUIS, Joachim. Poststructuralist models for polysemic signs – The example of 'love'. *The linguistics and literariness of love. Journal of Literary and Linguistic Studies*, 2010, 3.
- DELEUZE, Gilles. L'actuel et le virtuel. In *Dialogues*, 1996.
- DELEUZE, Gilles; GUATTARI, Félix. *Mille plateaux*. Paris: Editions de Minuit, 1980.
- DUPUIS, Joachim. *Gilles Châtelet, Gilles Deleuze, Félix Guattari – l'expérience diagrammatique*. Paris: L'Harmattan, à paraître.
- GUATTARI, Félix. *Chaosmose*. Paris: Galilée, 1992–2005.
- LÉVI-STRAUSS, Claude. *Histoire de Lynx*. Paris: Pocket, 1991.
- LÉVY, Pierre. *Qu'est-ce que le virtuel?* Paris: Editions de la découverte, 1998.
- POTTIER, Bernard. Vers une sémantique moderne. *TraLiLi*, 1964, II, 1, p. 107–137.
- PRIGOGINE, Ilya. *Les Lois du chaos*. Paris: Flammarion, 1993.
- RASTIER, François. *Sémantique interprétative*. Paris: P.U.F., 1987.
- RASTIER François. *Sémantique et recherches cognitives*. Paris: P.U.F., 2002.
- ROQUE, Tatiana; FRANCESCHELLI, Sara; PATY, Michel. *Chaos et systèmes dynamiques. Éléments pour une épistémologie des systèmes dynamiques*. Paris: Hermann, 2007.
- SAUSSURE, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 1967.
- STAROBINSKI, Jean. *Les mots sous les mots*. Paris: NRF, 1971.
- TOURATIER, Christian. *La sémantique*. Paris: Armand Colin, 2010.
- TUTESCU, Mariana. *Précis de sémantique française*. Paris: Klincksieck, 1975.
- VARELA, Francisco J. *Invitation aux sciences cognitives*. Paris: Points, 1996.
- VICTORRI, Bernard; FUCHS, Catherine. *La polysémie. Construction dynamique du sens*. Paris: Hermès, 1996.

Abstract and key words

In this article, we will show that semantics is dependent on the twentieth century representation of science, the positivist one. The insertion of the notion “virtual” would enable semanticists to unify the different fields of linguistics and pragmatics, following a better line than cognitivist models.

Virtual; cognitivism; semantics; pragmatics; positivism